

Éloge de la rareté

Jean-Louis Trintignant dit Apollinaire

Pierre Popovic

Number 121 (4), 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24362ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Popovic, P. (2006). Review of [Éloge de la rareté : *Jean-Louis Trintignant dit Apollinaire*]. *Jeu*, (121), 123–125.

Éloge de la rareté

Deux musiciens, une table, une chaise, un crayon et quelques feuilles, et c'est tout, et c'est assez. Pas de flonflons, pas de tapis rouge, pas de gala con, pas d'humour bête, pas de remise de prix, pas d'effets spéciaux, pas d'invités-surprises, pas de paillettes, pas de falbala, juste quelques habiles touches de lumière et, surtout, un dénuement volontaire, une ascèse du lieu et du temps destinée à laisser la poésie d'Apollinaire gagner tout l'espace et tous les esprits. Cette expansion et ce privilège accordés au poème n'auraient pas lieu sans la médiation d'un acteur suffisamment humble pour se présenter en comédien-liseur¹ afin de laisser le plus de place possible aux mots. En venant à Montréal, Jean-Louis Trintignant sait-il qu'il débarque au paradis du jeu surjoué, lequel est si bien ancré dans les mœurs que même le non-jeu a toujours été ici joué, que l'ocellade complice est si obligatoire qu'il nous naît un quart

**Jean-Louis Trintignant dit Apollinaire.
Poèmes à Lou – Alcools**

TEXTE DE GUILLAUME APOLLINAIRE. MISE EN SCÈNE : MARIE-HELENE SARRAZIN. AVEC JEAN-LOUIS TRINTIGNANT, ET LES MUSICIENS GRÉGOIRE KORNILUK ET DANIEL MILLE. PRODUCTION DE LA SCÈNE INDÉPENDANTE CONTEMPORAINE (SIC) ET DU THÉÂTRE DE LA MADELEINE, PRÉSENTÉE À LA CINQUIÈME SALLE DE LA PLACE DES ARTS DU 28 MARS AU 1^{ER} AVRIL 2006, À L'OCCASION DU FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA LITTÉRATURE.

de politicien et deux humoristes par jour, que le plus commun des présentateurs de la télévision ne peut parler de bombe nucléaire sans tenter de mimer des mains et des yeux le champignon et l'effroi que causerait son explosion ? Le sait-il ou non, toujours est-il que sa prestation est en contradiction radicale avec cette ostentation générale : c'est assis, sans jamais se déplacer, qu'il lit Apollinaire.

Est-ce à dire qu'il n'y a aucun jeu ? Du tout. Mais il s'élabore dans la discrétion et le soin,

avec des méticulosités tenaces et des attentions prévenantes pour entourer les textes. Ce jeu passe par la voix, par la modulation des tons et du timbre, par une diction qui, au gré des séquences, selon le sens ou les connotations à suggérer par le rythme, abandonne le vers à la phrase ou, au contraire, le retient pour qu'il développe toute sa force. Souple et nette, posée d'aplomb ou débalancée, la voix court sur une gamme très riche, avec une justesse qui démontre que les poèmes sont ici connus de l'intérieur. Chaude et rieuse pour tel passage gaillard ou érotique, elle devient métallique pour nommer les bombardements du front et presque adolescente pour demander à l'amante de répondre plus souvent aux lettres qu'elle reçoit. À cette précision vocale s'adjoignent ces ombres, ces intensités soudaines, ces souvenirs de soleil ou de peine, ces dérives passagères qui passent dans les yeux et traversent le regard. Des cadences respiratoires savamment irrégulières, de légères impulsions du buste, des plis de rides prestement soulignés, des actions mesurées des mains font le reste. Tourné et

1. Il y avait récidive, puisque le même liseur avait présenté *la Valse des adieux* de Louis Aragon au Lion d'Or en 2000.



retourné, déposé, repris, oublié, pointé, caressé, un moment saisi aux deux bouts comme pour un bris indéfiniment reporté, le crayon – l'écriture – semble une béquille pour avancer dans le malheur du monde, malgré tout. Ce jeu économe de tout, sauf de nuances, montre combien la lecture est un acte physique, mais d'autres mouvements renvoient quant à eux à la scène. De temps à autre, le lecteur se tourne vers ses complices musiciens. D'un geste il accompagne la musique ou commande son arrêt, épousant un phrasé ou différant sa venue. Mariant le grave et le rauque, le violoncelle de Grégoire Korniluk et l'accordéon de Daniel Mille soulignent ce sentiment d'étrangeté qui ne quitte jamais Apollinaire, même dans les circonstances les plus concrètes de la vie, un lit d'amour, une tranchée de première ligne.

La musique (de Daniel Mille lui-même ou de Satie) soutient une lecture véritable, c'est-à-dire inspirée par un engagement et un point de vue personnels, de la poésie d'Apollinaire. Les textes sont tirés d'*Alcools* et des *Poèmes à Lou*. Se reconnaissent au passage les émigrants de « Zone » et leur adieu au *Soleil cou coupé*, les *Sept Épées de mélancolie* de « La Chanson du mal-aimé », le « Palais » de *Rosemonde au fond du Rêve*, les premières lettres-poèmes du front, « Marie » la *petite fille* de la danse wallonne (*C'est la maclotte qui sautille*), les ponts épatants et légers d'« Il y a », puis

vient l'amour cru, fou, adorateur et violent pour Lou. Un amour où l'attente, l'attente toujours réitérée d'un mot, d'une lettre, d'un rendez-vous, d'une permission, est sereine et désespérée, car Lou partira, comme Rosemonde, comme Clotilde, comme Marie, comme Mareye, comme *le beau navire*, comme toutes ces femmes qui forment chez Apollinaire l'infini cortège des évanouissements de l'espérance et de l'absolu. Et Trintignant de décaler quelques vers, de les laisser tomber un par un puis mot par mot dans le silence, jusqu'à faire luire le plus essentiel :

*Au bout des doigts en te faisant menotte
Jusqu'à ce que tu t'évanouisses
Comme s'évanouit le parfum
Des roses
Je t'embrasse ô Lou [coupure et décalage tonal :] et je t'adore*

Jean-Louis Trintignant
dit Apollinaire, mis en
scène par Marie-Hélène
Sarrazin. Spectacle de
la Scène Indépendante
Contemporaine et du
Théâtre de la Madeleine,
présenté à la Cinquième
Salle à l'occasion du
Festival international
de la littérature 2006.
Photo : Enguerand.

Dans les poèmes d'*Alcools* et à *Lou*, Trintignant trouve un frère émigré, d'une émigration permanente, universelle, causée par la vie elle-même. L'horreur du moment – car tout cela, ou presque, a lieu sur fond d'une guerre que seuls des fous ont pu déclarer « Grande » – crée cette distance intérieure, dont il importe de comprendre qu'elle ne met rien à l'écart. Pour l'œil qui écoute en toute disponibilité, l'amour, le mot, le rire, la haine, la guerre sont inséparables, ils viennent ensemble à la conscience. De là proviennent des vers comme *Un bel obus semblable aux mimosas en fleur*. La continuité intime est telle qu'elle va jusqu'à reconnaître la Beauté sur le champ de bataille qui la nie, jusqu'à glisser un jeu de mots dans les jeux de dés des artilleries, jusqu'à fondre la douce petite guerre de l'amour dans la grosse guerre mondiale de la mort. Mais cette reconnaissance et cette fusion, si elles sont acceptées, n'en sont pas moins désolantes. Dans cette poésie qu'il donne bien plus qu'il ne la dit, Trintignant trouve aussi un homme inconsolable, et qui reste disponible envers la vie malgré son inconsolation.

Peu de spectacles dégagent une telle aura. Entre deux accords de musique et une strophe, l'étoile de Lou passe furtive au bras d'une sœur lumineuse. Le public n'en dit mot, trop pris au col par la rareté du moment. À la toute fin des applaudissements, une jeune femme en bord de scène traduit le sentiment général. Elle crie : « Ne partez pas... » ¶